

le 23 Octobre 1880

Mademoiselle et chère amie,

Je suis très touché de la délicate attention qui vous a fait m'envoyer l'article de la Revue de France. N'ayant, M. Bettelheim, ne le fait parvenir également. Vous l'avez-vous lu ? je ne suis pas très content de l'accueil que l'on me fait de vous, pour commencer du moins. La campagne d'impression relative à Goethe était inutile. Je connaissais les sympathies de Goethe pour quelques uns de nos écrivains, mais elles ne changent pas miraculeusement sur la valeur du recueil lyrique et sur les fautes du grand poète. Les plaintes de Renan me semblent plus illogiques et plus méprisantes que la seule façon qui eût été de Goethe quand il parle aux faiseurs que lui a accordés telle ou telle femme mariée. La description des habits élégants et de belles lignes du corps de Mme une telle, est moins lyrique que les poésies de Renan sur Adolphe et sur Sophie. Les pages même

que Goethe a consacré à Frédéric de Lenau, elle
naît alsacienne, dont il a goûté le vin sans grands remords,
me laissent froid quand je le compare aux Schilflieders.
Il y avait chez Goethe un grand fond d'égotisme, et il y a
même de la fausseté dans le sentiment que lui inspirent ses
conquêtes. Or, la fausseté ne rend pas éloquent et n'est pas
touchante. M. Schelheim aurait dû songer à cela, au lieu de
me parler des sympathies de Goethe pour la France, qui ne
sont pas en question. S'il y avait une deuxième édition, je
développerais mon sentiment sur Goethe, afin que mes repro-
ches ne prêtent à aucun mal-entendu. La poésie lyrique
est le reflet de la personnalité même, et ce n'est pas ma
faute si la froideur et l'égotisme olympien de Goethe me
touchent moins que les plaintes de Lenau. Le renoncement
de Lenau devant les lois morales est une grandeur, et cette
grandeur-là, Goethe n'y a jamais atteint. Ce n'est même
plus qu'une grandeur, il est le plus haut degré de grandeur
auquel l'homme puisse s'élever dans certains cas. Lenau
s'est arrêté devant la limite que Goethe a franchie bien

des fois, et il en a été récompensé par le fait que sa poésie en est devenue plus touchante et plus profonde et plus saisissante.

M. Bottelheim ne m'a pas rendu justice en me reprochant de n'avoir consacré que quelques lignes au Faust de Goethe. J'y ai consacré quelques pages. J'ai, dans mes conclusions, parlé avec émotion de la grandeur des préoccupations et de cette intelligence de Goethe. J'ai comparé les douleurs de Goethe aux serpents de Laocoon, et cette comparaison suffisait à elle seule pour montrer que j'ai apprécié l'influence de ces préoccupations et de ces tourments sur la vie et la mort du poète. Une plus longue analyse de Faust ne rentrait pas dans mon cadre, qui exclut la poésie dramatique et n'admet que la poésie lyrique.

Quant à l'appréciation de Gilleparze sur Goethe, elle m'a révolté. Il n'y a pas une ligne qui ne soit fautive. J'ai écrit à M. Bottelheim qu'elle n'a pu être inspirée à Gilleparze que par la jalousie. Vous

de l'infirmité, Monsieur Tasse, le mot de la comédie s'applique
à Guillotard. Il était infirme, il lui était donc difficile d'être
juste pour un autre infirme. J'ai assez étudié les poètes pour
connaître les sentiments qu'ils vouent à leurs confrères. Guillotard
avait été méconnu, et c'est son excuse. On avait été injuste
envers lui, et sans le vouloir peut-être, il l'a été envers d'autres.
Il a été victime, je le plains, mais je repose son jugement
sur Lenau. S'il a été plus juste pour Fuchtersleben, ce que
j'ignore, cela signifie encore : Fuchtersleben lui était bien
inférieur en force poétique, et il n'avait pas à craindre sa
rivalité. Pour Lenau, c'est bien autre chose, et je ne com-
prendrais même pas que l'on comparât le volume de
Guillotard, si morose, si géométrique, aux recueils
de Lenau.



Je soupçonne un peu mon critique de n'avoir pas lu
mon volume tout entier, d'avoir sauté bien des pages, ou de
n'avoir lu trop vite. Il est en outre pénétré du désir de
plaire aux Allemands, et ist gross deutsch und selbst
preussisch gesinnt. Il tient un peu à faire sa cour aux
puissants de l'ordre de la Spree. Je lui vient qu'il n'a pas

z. J. N. 49186

Le Temps

10, Faubourg-Montmartre, PARIS

le

187

parlé de mes essais avec la même sympathie chaude que j'aurais voulu et que je porte moi-même à tout ce qui est autrichien. Mais en somme, comme vous dit, il n'a manqué de la bienveillance, et j'en ai remercié vivement, peut-être même trop vivement.

Je vous suis très reconnaissant de m'envoyer tout ce qui vous tombera ^{sur} la main et qui me concernera de mon côté, je vous en remercierai tout ce qui sera dit de vous. Je puis vous dire de ^{ou plutôt vous confirmer} aujourd'hui que je vous ai dédié et attiré vivement l'attention sur vos recueils. Un inspecteur de beaux-arts, de mes amis, est venu me trouver hier, me disant: « Une femme a écrit de choses superbes; faites-moi donc lire quelques uns de ces morceaux dans l'original. » Superbe est le mot qu'a employé aussi un de mes anciens professeurs de Strasbourg à qui j'ai donné le livre et qui, dans une lettre, m'a exprimé son sentiment sur vous.

Je n'aurais qu'il se publiait ou autre une revue
littéraire dirigée par Rosegger, et une autre encore à laquelle
je ferais bien de demander l'annonce de mes livres. Me
suis-je trompé? N'existe-t-il rien de pareil, ou cela
est-il trop insignifiant?

J'ai vu une notice faite par vous l'année dernière,
dans le dernier volume de Diosthuren. Avez-vous fait
quelque chose à Tscholl cette année? Dans ce cas, voudriez-
vous me dire où je le trouverais?

Je suis toujours ^{plongé} dans les congrégations religieuses jusqu'au
cou. Je ne m'en débarrasserai qu'au commencement de
l'année prochaine, et ce n'est qu'à ce moment-là que je
reprendrai mes études sur la Kuthikien — dans le cas,
bien entendu, où le premier volume aurait du succès.
Mes vœux sont partagés sur la question des
traductions. M. Haret, du collège de Brance, n'est pas de
votre avis. Comme il ne sait pas l'allemand, il aurait
desire encore deux ou trois traductions de plus. Vous
voyez, quel me sera difficile de contenter tout le monde,

si je reviennent.

Dans tout cela, je n'ai pas perdu de vue votre traduction. J'ai été à la Revue de France à une heure où j'étais sûr que le secrétaire y était. Probablement à cause de sa négligence, et ce s'ich verlegnen lassen und der Bureauceier hat mir gesagt er sei zusehen. Ich abwesend. J'ai fait prier alors une Autrichienne d'intervenir en votre faveur. Cette dame a épousé un rédacteur du Moniteur Universel. Le journal a la même direction que la Revue de France, et ses bureaux se confondent avec ceux de la revue. Il sera donc facile au mari de la dame de rappeler au secrétaire de la Revue la promesse qu'il m'a donnée. Je vais attendre quelques jours l'effet de la démarche qui a dû être faite hier ou aujourd'hui. Ouis, si je ne reçois pas d'épreuves, j'écris de nouveau moi-même, et j'écris indéfiniment. Je ne puis donc que répéter: Duex patience, ou plutôt prenez patience. Ne compromettez rien par de l'impétience. Vous n'avez rien à

perdre en attendant.

Voilà une lettre bien longue. Envers - moi, je n'en ai plus
besoin une autre fois, je n'ai même tout à fait muet
pendant quelque temps. Je suis surchargé de besogne en ce
moment.

Dites-moi dans votre prochaine lettre si votre santé
est rétablie. Le fait que vous travaillez semble l'indiquer.
Je souhaite vivement qu'il en soit ainsi.

En vous remerciant encore, je vous prie, Mademoiselle et chère amie, d. me croire toujours
tout à vous respectueusement et affectueusement.

A. Marchand

